

OEUVRES

* COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

40

TOME QUARANTIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1818.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

CORRESPONDANCE AVEC LES SOUVERAINS.

TOME II.

A PARIS,

Chez { LEFÈVRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉPERON;
 { DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE.

M. DCCC. XVIII.

LETTRES

DU ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

180. — DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE, ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre majesté avec des bontés sans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubise, et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires; je vois seulement qu'avec la valeur de Charles XII, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralsund; mais il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes.

CORRESPOND. AVEC LES SOUVERAINS. TOME I.

I



Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite, mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans; je sais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource; qu'il vous resterait toujours assez d'états pour tenir un rang très-considérable dans l'Europe; que le grand-électeur, votre bisaïeul, n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les Caton et les Othon, dont votre majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre; il prévint, par une mort volontaire, celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot, votre vie est très-nécessaire: vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille, et à tous ceux qui ont

l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais long-temps dans la même assiette, et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événemens. J'ose vous dire bien plus ; croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne serait pas approuvée ; vos partisans la condamneraient, et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire ; et, en vérité, il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révééré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes, et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi, en quittant la vie, de laisser sur la terre un roi philosophe.

181. — DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE, votre épître d'Erfurth (1) est pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres.

(1) Le Testament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le Commentaire historique, etc.

Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie ; il s'agit de vous , et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain , que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (1) ; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas ! sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre ? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut se rendre justice : vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé sur vous-même. cette invasion ; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez

(1) Voyez dans la Correspondance générale, année 1757, les lettres de M. de Voltaire à M. le duc de Richelieu.

pris cette résolution funeste dans Erfurth , quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth , on en fera une critique injurieuse ; on sera injuste , mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du nord s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti , il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels ; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre , du désespoir. Écoutez contre ces sentimens votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié , et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre , il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens , dignités , amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des états ; mais un philosophe peut se passer d'états. Encore , sans que je me mêle en aucune façon de politique , je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur , comme ont fait Charles-Quint , la reine Christine , le roi Casimir , et tant d'autres , vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous ; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin , tous les partis peuvent convenir , hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et

cinquième année, je suis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le savez ; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre, mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

182. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE, votre épître à d'Argens m'avait fait trembler ; celle dont votre majesté m'honore, me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits :

« Pour moi, menacé du naufrage,
 » Je dois, en affrontant l'orage,
 » Penser, vivre et mourir en roi. »

Ces sentimens sont dignes de votre âme, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre âme doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre majesté dans la situation où je vous vois ; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de Condé à Sénéf, vous avez agi dans tout le reste en Turenne. Grotius disait : « Je puis » souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre » avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. » Vous êtes couvert de gloire dans vos revers ; il vous reste de grands états : l'hiver vient ; les choses peuvent changer. Votre majesté sait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable ; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que Charles XII, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage ; et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux états qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-Souci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieille infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monseigneur le prince de Prusse est très-malade ; c'est un nouveau surcroît d'affliction, et

une nouvelle raison de vous conserver. C'est très-peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

185. — DU ROI.

A Breslau, le 16 janvier 1758.

J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la prose, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme Démosthènes aux Athéniens : Eh bien ! si Philippe était mort, que serait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

O Autrichiens ! votre ambition, votre désir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueraient jamais de défenseurs.

(1) On n'a point trouvé ces lettres et plusieurs autres qui manquent également.

184. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes si grand maître
 Dans l'art des vers et des combats,
 Et que vous aimez tant à l'être,
 Rimez donc, bravez le trépas;
 Instruisez, ravagez la terre;
 J'aime les vers, je hais la guerre,
 Mais je ne m'opposerai pas
 A votre fureur militaire;
 Chaque esprit a son caractère:
 Je conçois qu'on a du plaisir
 A savoir, comme vous, saisir
 L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant, ressouvenez-vous de celui qui a dit autrefois.

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
 J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon-homme; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque de Mayence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les censures de Rome, en imaginant si plaisamment de faire payer à l'Église les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre majesté m'avait dit souvent que les peuples de *** étaient des sots. En vérité, sire, vous êtes bien bon de vouloir régner sur ces gens-là. Je crois vous proposer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginai qu'un grand homme,
 Qui bat le monde et qui s'en rit,
 N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
 Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très-fâché de payer trois vingtièmes

de mon bien , et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre , vous croirez peut-être que c'est par laderie que je vous propose la paix : point du tout ; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates , des hussards et autres barbares qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul , M. de Kaunitz , M. Pitt ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain , qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les Pères du concile , et qui aura probablement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point , et qui sait tout. Pour moi , qui suis près de finir ma carrière et qui ne sais rien , je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend-là ! et qui êtes-vous donc , vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan , de Marc-Aurèle et de Julien : ressemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul dans vos goguettes.

Et sur ce , je présente à votre majesté mon respect , et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

185. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

Héros du nord , je savais bien
Que vous avez vu les dernières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières

Immortalisent les beaux culs
 De ceux que vous avez vaincus,
 Ce sont des faveurs singulières.
 Nos blanc-poudrés sont convaincus
 De tout ce que vous savez faire;
 Mais les *ons*, les *its* et les *us*
 A présent ne vous touchent guère.
 Mars, votre autre dieu tutélaire
 Brise la lyre de Phébus.
 Horace, Lucrèce et Pétrone
 Dans l'hiver sont vos courtisans;
 Vos beaux printemps sont pour Bellone;
 Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous courriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens (1), et sur la Loi naturelle, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs; mais c'est dans le divin chapitre des torche-cul de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la Philosophie du bon sens. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre majesté; je voudrais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car, en vérité, au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable, et les philo-

(1) La Philosophie du bon sens, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement, à peu près dans le même temps que le poème de M. de Voltaire sur la Loi naturelle.

sophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz :

« Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
» Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps. »

186. — DU ROI.

Le 6 octobre.

IL vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai pas été malade comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoidales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort, que ces sortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour sauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire, et rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice; et sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai. FÉDÉRIC.

(1) La margrave de Bareith.